

# Ma rencontre avec Lénine

George Lansbury

Source : George Lansbury, *Ce que j'ai vu en Russie. Éditions de l'Humanité, Paris 1920, pp. 34-39, 51, 161-162. Notes MIA.*

Pendant le cours déjà long de ma vie, j'ai approché, dans toutes les parties du monde, des personnalités, de premier plan. En Angleterre, le roi Édouard fut membre d'une commission devant laquelle on m'appela pour déposer. Après ma déposition je déjeunai et je m'entretins avec lui, en même temps qu'avec d'autres personnages. J'ai interviewé le président [Wilson](#) et le colonel House et un grand nombre d'hommes d'État durant les dix dernières années. J'ai été en relation avec de grands dignitaires de l'Église, avec des fonctionnaires syndicaux, avec des hommes et des femmes engagés dans de grandes ou de petites affaires ; mais parmi tous ces gens je n'en place aucun pour l'intelligence, la loyauté, la cordialité enthousiaste, le dévouement au bien public, sur le même plan que Nicolas Lénine, ou, comme il s'appelle vraiment, Vladimir Oulianof.

Lénine a célébré cette année son cinquantième anniversaire, le 10 avril, soit le 23 de notre calendrier.

Il est né à Simbirsk, dans la région de la Volga. Son père et sa mère étaient d'origine paysanne. Lénine est donc par sa naissance un Russe pur. Sa famille a toujours été du côté de la Révolution ; son frère Alexandre fut exécuté en 1887 par ordre d'Alexandre II.

Lénine fit ses études à l'Université de Kazan, mais en fut expulsé pour avoir pris part à une manifestation d'étudiants ; il passa néanmoins ses examens.

En 1890, il fut exilé en Sibérie. Puis il vint à Genève où il passa son temps dans les bibliothèques, étudiant Marx et les auteurs révolutionnaires.<sup>1</sup>

On répète souvent qu'il vit séparé de sa femme. C'est une de ces calomnies ordinaires que les ennemis du socialisme font courir contre l'un des plus grands cœurs qui ait dirigé un mouvement populaire. [Nadejda Krupskaya Ulianova](#), la femme de Lénine, a été en toute occasion son appui le plus solide dans l'organisation publique et secrète du socialisme russe ; elle est encore son soutien le plus ferme et sa plus ardente amie.

Durant la guerre, il participa activement aux conférences de Zimmerwald et de Kienthal<sup>2</sup>. Il s'est toujours opposé au pacifisme pur et a proclamé que le socialisme devait répondre à la guerre par la révolution.

Je le vis le jour même où j'avais 61 ans ! Il se trouvait dans une petite salle très simple d'un des grands palais du Kremlin ; aucun valet n'annonça mon arrivée et, bien que des soldats fussent en sentinelle

---

1 La plupart de ces données biographiques sont inexactes.

2 Zimmerwald et Kienthal sont les noms des villages suisses où eurent lieu des conférences socialistes internationales contre la guerre, respectivement les 5-8 septembre 1915 et les 24-25 avril 1916. L'objectif de ces conférences était de regrouper les courants socialistes internationalistes et pacifistes européens à la suite du naufrage de la IIe Internationale au début de la Première guerre mondiale, majoritairement dominée par les courants « social-patriotes ». Lénine anima l'« aile gauche » de l'Union Zimmerwald, dont les membres formeront pour la plupart les cadres de la future IIIe Internationale.

aux portes du palais, dans la pièce où il travaillait il n'y avait aucun garde. Je n'y vis que quelques femmes employées aux écritures, travaillant aux machines à écrire. Aucun appareil, aucun luxe dans le bâtiment où il se trouvait. Je remarquai le contraste de son bureau avec ceux des ministres en Russie ou dans les autres pays.

J'étais donc face à face avec l'homme qui est l'âme de la plus grande révolution qui ait eu lieu dans l'histoire du monde, l'homme qui tient la première place dans la réorganisation et la reconstruction d'une nation de plus de 100 millions d'habitants, assailli de tous côtés par des ennemis ou par de faux amis, et cherchant à refaire la vie de son pays comme les enfants d'Israël, plusieurs siècles auparavant, avaient essayé de faire des « briques sans paille ». Il m'était difficile de me représenter que c'était cet homme qui portait sur ses épaules le terrible fardeau d'une nation mourant de faim et décimée par la maladie.

Quand je le vis, il se relevait d'une maladie assez sérieuse, mais il paraissait déjà plein de gaieté et de vigueur ; à aucun moment la conversation ne languit ; il n'hésitait jamais à répondre à mes questions de la façon la plus directe, la plus claire et la plus loyale.

Dans les autres pays, les ministres auraient parlé de leurs difficultés, de leurs ennuis ; on les aurait trouvés entourés d'un groupe de fonctionnaires prêts à répondre pour eux et prêts à leur éviter la possibilité d'une erreur. Mais Lénine n'avait besoin de personne, et cela parce qu'il n'est pas diplomate ; il n'use pas d'une langue à double sens, il demande seulement que l'on comprenne bien ce qu'il veut dire. Il a l'horreur du compromis, il n'a pas la conception d'une action pacifique parce qu'il pense que la classe possédante obligera inévitablement les travailleurs à se battre.

Voici ce qu'il répète sans cesse : « Vous-même et les travailleurs, vous ne désirez pas la bataille, mais les capitalistes vous obligeront à vous battre ; ils ne se rendront jamais à la raison, vous serez obligés de les convaincre par la force ! »

En le regardant, j'étais émerveillé de l'impression de force qu'il donnait. Tout en lui exprimait la force ; on sentait à chacune de ses paroles sa force morale, sa vigueur intellectuelle. Il ne voulait pas que je dise de lui qu'il était un agnostique, il affirmait qu'il était un athée ; il voulait que je sois bien convaincu qu'il n'avait aucune préoccupation religieuse et il insistait particulièrement sur ce fait que la religion endormait les masses ouvrières, non seulement en Russie mais ailleurs.

Je crois que sa force vient surtout de ce qu'il n'a aucune préoccupation personnelle. Il est l'homme le plus haï et le plus aimé du monde, et je crois qu'il est également indifférent à l'amour et à la haine.

Je ne veux pas dire qu'il n'est pas accessible au sentiment ; on m'a dit au contraire qu'il aimait les petits enfants ; mais dans la défense du socialisme on ne saurait le faire dévier par des considérations personnelles ; il irait à l'échafaud aussi tranquillement qu'il va à son bureau ou à une réunion publique. Il n'est pas le maître de la Russie mais il est l'incarnation de l'esprit de la Russie. Si l'esprit religieux fait corps avec l'esprit d'humanité, on peut dire qu'aucun homme n'est plus animé que lui de cet esprit.

[Sadoul](#) le compare à saint Ignace de Loyola, fondateur de la « Société de Jésus ». C'est Lénine qui a fondé le parti communiste dans lequel chaque membre fait vœu de servir seulement l'intérêt général et s'engage à n'avoir aucune ambition personnelle et à ne vivre que pour la nation, et c'est lui qui en est devenu le chef.

Il est mieux qu'un simple causeur, c'est un maître de la parole. Quand on parle avec lui il est impossible d'imaginer que cet homme aime la violence, le massacre, la torture et quelques-unes de ces horreurs dont on l'accuse communément. Ses conceptions sont trop amples, ses sympathies sont trop vastes pour qu'il recherche le meurtre. Ce qui le détermine, c'est ce fait qu'il a voyagé non seulement en Russie, mais à travers le monde, et qu'il sait théoriquement et pratiquement de quels actes abominables le capitalisme est capable. Il a souffert avec les travailleurs, et la souffrance supportée en

commun cimente la fraternité entre les hommes ; cela il le sait. Il ressemble aux saints d'autrefois ; il a consacré sa vie à la destruction du capitalisme, qu'il considère comme un horrible cancer qui ronge l'humanité. Ceux qui veulent être ses amis doivent avoir comme lui le cœur pur ; il ne peut accueillir dans son amitié ceux qui sont hésitants, il leur demande d'être avec lui ou contre lui ; il est l'adversaire du socialisme patriote ; il comprend une attitude pacifiste mais il ne l'approuve pas. Il ne veut avoir rien de commun avec les socialistes qui veulent la Défense nationale ; sa patrie, c'est le monde. À mon avis, il a réalisé l'expression vivante de Tom Paine : « *Le monde est ma patrie, le bien est ma religion, tous les hommes sont mes frères.* » C'est pourquoi il ne veut prendre aucune part aux guerres déchaînées par le capitalisme et qu'il demande aux autres socialistes de ne point s'y associer. C'est sa parole enthousiaste qui a amené l'Armée rouge à comprendre que lorsqu'elle se bat elle ne se bat pas pour la Russie mais pour l'humanité.

Il me semble étrange, je le répète, qu'il n'ait pas de religion, car toute sa vie est celle d'un saint. Quoi qu'il puisse lui arriver dorénavant, son nom restera gravé dans le cœur de tous les socialistes, d'un bout à l'autre du monde, et non pas seulement à cause de sa valeur personnelle mais aussi à cause des services formidables qu'il a rendus à la collectivité. Il est remarquable que ses pires ennemis parmi les ecclésiastiques ou parmi les membres des classes que sa politique a ruinées (tout au moins matériellement) parlent avec respect de ce Russe. C'est hors de Russie seulement qu'on l'abreuve d'injures et de calomnies.

Lénine, en effet, s'est révélé comme un chef et un soldat désintéressé de la seule cause qui vaut la peine que l'on vive ou que l'on meure pour elle : l'avènement de l'Internationale et le remplacement du capitalisme par le socialisme.

Avant la révolution on appelait le tsar le « petit père du peuple russe ». Lénine symbolise aujourd'hui un nouvel esprit. Il est en vérité le père du peuple, un père qui souffre pour lui, qui pense pour lui, qui agit pour lui, et qui, dans le danger ou dans la sécurité, ne cesse de lutter pour lui.

Des milliers d'hommes et de femmes aiment Lénine et sont prêts à mourir pour lui parce qu'il est leur camarade et leur champion dans la défense de la liberté politique et économique. [...]

Lénine est l'un des hommes les plus réalistes que j'ai vus au monde. Il parle sans détour, et reste indifférent à l'effet que produisent ses paroles.

Un jour, me parlant de religion, il me dit : « *Ne me classez pas comme un agnostique, je suis un athée.* ». Je souris et je répondis : « *Comme il vous plaira, mais pour moi, votre conception de la vie est entièrement chrétienne.* ». Lénine pense que la superstition et le culte de ce qu'on appelle l'inconnaissable sont responsables de l'ignorance et de la résignation du peuple. [...]

Depuis mon retour en Angleterre, on a beaucoup discuté dans les milieux socialistes et travaillistes la question de la violence et de la IIIe Internationale.

J'ai bien approfondi avec Lénine ces deux points-là. Il sait que je suis pacifiste et voici ce qu'il m'a dit : « *Vous êtes chrétien et moi je ne le suis pas. Je suis athée. Vous pensez pouvoir faire la révolution sans avoir recours à la violence, je crois que vous n'y parviendrez pas. Si en Angleterre vous êtes capables de le faire, tant mieux ! Personne n'aime verser le sang pour le plaisir de le répandre, mais il est indispensable que les ouvriers s'arment pour faire la révolution. Ils doivent s'armer aussi pour la défendre, car je crois que les capitalistes ne se rendront pas sans combattre.* »

Au sujet de l'action parlementaire, telle qu'elle existe en Angleterre, je déclarai que nous avions déjà le matériel nécessaire au gouvernement et à l'administration : Je dis que nous avons notre grand mouvement syndicaliste et coopératif et nos sociétés de secours mutuels ; que toutes ces organisations, nationales, municipales et libres, habituent les hommes et les femmes à un travail d'administration, et qu'il nous serait très facile d'étendre encore notre pouvoir si les ouvriers le

voulaient réellement. Je donnai en exemple le Conseil municipal de Poplar Borough, où les membres se composent presque uniquement d'ouvriers et d'ouvrières manuels. Je lui demandai si nous devions abandonner toute cette action.

Il me répondit catégoriquement : « *non !* » Il ajouta que nous devions tous rester dans nos organisations pour y perfectionner nos connaissances et utiliser ces dites organisations comme des moyens de propagande et d'expérience. Il me dit aussi qu'il comprenait mon pacifisme et mon horreur de la violence et qu'il leur rendait hommage. Il me demanda de quel côté je serais en cas de révolution. Je répondis que je serai toujours du côté des travailleurs.

Ce n'est pas parce que je suis pacifiste que je dois être exclu de la IIIe Internationale ; en fait, Lénine, Fineberg et [Zinovief](#) m'ont fait comprendre que je puis être admis parmi ses membres, bien que je n'accepte pas l'idée de la révolution armée.

Je pense qu'il faut insister sur une opinion fondamentale de Lénine. Il considère que ni les ouvriers, ni lui, ni ses amis n'ont des intentions belliqueuses, mais que les capitalistes les obligeront à combattre. Et il nous donna en exemple le fait qu'en Angleterre Sir Edward Carson, approuvé par tous les principaux Tories, fut autorisé à lever et à équiper une armée de plus de cent mille hommes<sup>3</sup>. Il put ainsi faire échouer une loi du Parlement qui avait été non seulement votée, mais qui avait reçu la signature du roi.

---

3 Allusion aux affaires d'Irlande. (N.R.)